

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La femme du portage

Jean-Jules Richard

Volume 13, numéro 4-5 (76-77), 1971

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30678ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Richard, J.-J. (1971). La femme du portage. *Liberté*, 13(4-5), 21–34.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1971

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

La femme du portage

— Regardez ! Des outardes !

— Des outardes ? C'est pas des outardes, c'est le feu !

— Le feu est pris au bas des Rapides.

— On regardait les outardes, puis on a vu le feu. Vite, il faut avertir le gérant à son chalet. Ouais ! s'y est pas trop occupé...

D'après ce qu'on lui a souvent fait remarquer, le vieux contremaître Michel a une voix d'outarde. Ce n'est pas une voix, c'est un vice. Un autre de ses vices parce que Michel les a tous ayant eu le temps de les cultiver depuis sa tendre enfance qui a été plutôt rude. Tel un vice, sa voix porte et perce. Mais il ménage ses effets. Comme il convient, il doit prévenir le gérant d'abord et en même temps voir comment le patron se comporte dans l'intimité.

Mais quelqu'un d'autre a crié : « Au feu ! » Alors on est sorti des bâtiments que comprennent la Cache ou camp principal : les bureaux, le chalet du gérant, les dortoirs, la salle à manger, l'écurie, la forge, le magasin, l'atelier et autres dépendances. Rassemblé sur la butte d'où l'on peut voir la rivière en amont et en aval jusqu'aux Rapides, tout le monde est là qui regarde au loin le panache de la fumée.

Le gérant, Michel et autres personnes d'autorité sont alors pris du feu sacré. Faut sauver les papiers. Faut sauver les livres de compte. Oui ou non. Oui ou non ? Le gérant donne des ordres que Michel répète. Michel donne des ordres que le gérant endosse. Le feu ! Il faut ramasser tout le monde,

depuis le Portage jusqu'aux Rapides en passant par la Cache. On aura ainsi une centaine d'hommes. Les Imbault sont trois. Les Bellavance, cinq. Lucien Tremblay a sa femme avec lui, mais elle est en ville. Elle a senti le feu, la belle Blanche !

Dans la cohue, des hommes sont désignés à chacune des six chaloupes à moteurs et aux trois chalands, munis de même de hors-bord. Le gérant se réserve une embarcation et Michel en monopolise une autre. Est-ce que les hommes voudront quitter le chantier ? Ils ont passé l'été sous la tente à déblayer le terrain suivant les marques faites sur les arbres par les arpenteurs. L'an prochain, il y aura ici un lac artificiel chargé de fournir de la force à une centrale électrique. En attendant, on sauve le bon bois et on fera brûler les débris mais on peut exploiter jusqu'aux fêtes tout le boisé sur les deux rives, même au-delà des limites. Chaque groupe de travailleurs à leur compte s'est donc installé à l'abri des froids de l'automne en se construisant une cabane de bois rond recouverte de papier noir goudronné.

— Ils ne voudront pas laisser, je vous le dis !

— On est pris. A quatre-vingt milles dans le bois. Pas de chemins d'été pour en parler. Un avion à quatre passagers qui vient une fois tous les deux jours. S'ils veulent pas venir au feu, le feu va venir à leur cabane. Si les outardes atterrissent sur le lac, ça veut dire que le vent tourne. Si le vent tourne, tout le monde y passe.

Le vieux vicieux ! On n'y croit pas mais on s'y laisse prendre. Les mots lui sortent de la bouche comme des grains de chapelet béni et consacré, un mot plus fort ou plus triste que l'autre, des mots qui se creusent des trous dans les oreilles qui les écoutent comme si les grains étaient des balles. On en subit les conséquences.

— Mais que je vous prenne pas à venir fureter dans mon camp ! Je sais, vous nous l'avez dit cent fois, vous allez rester dans votre chaloupe, vous allez patrouiller. Vous êtes trop vieux pour aller au feu. Vous êtes pas assez vieux pour nous en commencer d'autres.

— Tu peux être tranquille, mon Lucien ! Voyons ! Si ta petite femme était là, ce serait pas pareil. Mais elle est en ville, ta femme, la belle petite madame Blanche Tremblay.

La pupille des yeux agrandie à capacité, Lucien Tremblay a le regard noir même s'il a les yeux bleus. Si elle l'a fait souffrir cet été, la chère Blanche ! Sans le vouloir. Seule parmi tant d'hommes. Les quelque trente autres défricheurs et leur équipe au contrat ou à la pièce ont tous laissé leur femme à la maison, au village ou à la ville sous les bons soins des commérages. Blanche a voulu venir : « Si les Canadiennes avaient refusé d'aller dans la forêt, seule la ville de Québec serait peuplée », disait-elle.

Le Portage est devenu en quelque sorte plus important que la Cache. Tout le monde y rôdait. On y venait en hors-bord, à pied, en radeau ou sur un flottant pour mille et une raisons. Michel était presque toujours là, faisant l'éventail de tous ses vices où la jalousie maintenant tenait une large part. Michel attisait les sens des jeunes gens venus d'eux-mêmes ou amenés par lui et pris au dépourvu dans les pièges de la solitude.

Michel a eu peur du regard de Lucien Tremblay. La peur est un autre des vices du vieux contremaître. Mais c'est avec ce vice-là qu'il en manie plusieurs autres. Quand on est passé maître, n'est-ce pas qu'un outil n'est pas un maître ? Oui. On sait ce qu'elle est allée faire en ville, la Blanche. Elle va rapporter un fusil de chasse parce que monsieur et madame Tremblay, au lieu d'y acheter leurs provisions à la Cache, ont l'intention de manger de la perdrix, du lièvre, du chevreuil et même de l'orignal.

— Oui, mais les bagages passent par la Cache. On y verra. Mais j'avais entendu dire qu'elle était allée t'acheter une scie mécanique ! Mais... qu'est-ce que tu fais ? Tiens ! Voilà le gé-rant qu'arrive ! C'est les régates, à matin. Whow ! Whow ! Tiens ! Mon Tremblay, embarque avec lui !

— J'aime autant. J'avais envie de vous tuer avant le feu. Mais je vous tuerai après. Mon fusil sera peut-être arrivé !

* * *

Compagnons de tous les instants, les termites se creusent des tunnels dans les billots de bois rond qui forment les murs du petit camp. Sans les termites, Blanche se trouverait sauvagement seule. Et la nuit, elle les entend mieux. Ils font comme

les hommes, ils hument, ils se pavanent, ils tentent toutes sortes d'approches. Puis ils deviennent menaçants comme dans le film d'horreur qu'elle a vu en ville, d'où elle revient.

En ville : des hommes. L'orgueil, l'avarice, la luxure, l'envie, les vices à tous les menus. La paresse, l'ivrognerie, la maladie, l'argent. Pourtant elle ne voulait se procurer que de petites choses pour tuer le temps jusqu'aux fêtes, comme un fusil de chasse. Et une scie. Ouais ! La scie mécanique ! En monnaie d'hommes, pour payer la scie, il a fallu passer par les vices de plusieurs. Pourquoi est-ce que les hommes deviennent-ils tout le contraire de ce qu'on les connaît quand ils se déshabillent dans une chambre fermée à clé, reluquant de biais leur proie, cette pauvre petite femme craintive ? Et puis quelqu'un a dit en désignant Blanche blottie derrière le bar de l'hôtel :

— Elle ! C'est la femme du Portage. Elle se partage.

« Tu seras punie ! Tu paieras ça un jour ! Tu souris trop ! Tu as trop l'air d'aimer qu'on t'aime ou d'aimer plus que tu n'aimes ». Sa mère lui parlait comme ça. Elle ne voyait que le mal partout, la punition partout. C'est tout ce qu'elle comprenait de la religion, la punition. La punition était toute sa religion.

« Je voudrais être sourde ! Comment dormir seule avec tous ces bruits dans le mur ? » Pour fuir la ville en paix, Blanche s'est déguisée. Elle s'est revêtue des vêtements achetés pour Lucien : les bottes, les pantalons de grosse laine, le parka esquimau avec la capuche fourrée à grands poils où elle se cachait la figure. On a trouvé que deux sacs de bagage, c'était un peu trop. Dans l'un, il y avait le fusil de chasse, démonté. La scie suivrait plus tard.

La scie ! Ah oui ! Bien payée ! Mais comment va-t-elle expliquer ? Facile ! Blanche a fait mettre dans le colis, une grosse bouteille de cognac bien emballé dans la filasse comme s'il s'agissait d'un gallon d'huile. Quand même ! Pendant le voyage, comme homme, elle les a eus. A la Cache aussi où on tournait du vrai cinéma. Le set, le plateau, les feux, les script-girls (pas les filles mais des gars affolés) toute la bastringue, un monde fou. Le feu ! Un grand écran de fumée au

sud, assez loin. Les moteurs à toute vitesse dans toutes les directions sur la rivière. Blanche n'a rien demandé, même pas un repas. Elle avait des conserves dans l'un de ses sacs. D'ailleurs à la cuisine aussi on avait perdu la tête. Blanche s'est faite petite pour monter dans un chalând devant ramener les Bellavance, des gars prudents qui y ont mis le temps avant d'aller jouer avec le feu des autres. Blanche est débarquée à leur quai et s'est couchée dessus comme un ballot pour qu'on l'oublie.

Blanche a marché jusque chez les Imbault. Ses deux sacs étaient lourds à porter. Mais à qui demander de l'aide ? Tout le monde était au feu. Sur la rive, elle a trouvé le gueux de Gérard Imbault, un flottant qu'il s'était construit pendant l'été surtout pour venir la voir sinon pour la regarder de derrière les buissons. Pauvre Gérard ! Le meilleur sans doute ! Un homme sobre qui ne demande à la femme que son dû, même si ça presse. Dans la petite baie, Blanche trouve le radeau, le charge de ses deux sacs, prend la gaule et pousse l'embarcation au large.

Se sentir seule au monde ! De gré à gré avec la nature, ce n'est pas si mal ! Le feu. Ah, oui, le feu ! Le feu ne viendra jamais jusqu'ici. Pas si les outardes . . . mais il y a un homme qui rôde. Un vieillard par-dessus le marché. Jaloux, envieux jusque dans ses os secs. Oh ! il a tout vu. Il sait que Blanche est là. Au lieu de venir lui dire un petit bonjour et tenter de goûter sa chair fraîche, il a plutôt amoncelé les branches et le bois en vue d'en faire un bûcher pour la faire cuire. Et c'est le moment. Il frotte une allumette sur sa cuisse, en présente la flamme aux copeaux et aux écorces de bouleaux entassés à la base des branches. Le feu ne fait ni un ni deux, il saute, il s'élance avec un grand bourdonnement comme si, au lieu d'être seul, il était plusieurs.

Michel rit à en faire battre ses fausses dents. Vite, il se dirige vers la chaloupe et pour qu'on ne remarque pas sa présence à l'oreille, il se laisse descendre dans le courant.

* * *

Le pain est rassis. Blanche le fera griller sur le rond du poêle. Elle vient de regarder vers le sud. La fumée s'élève

toujours du côté des Rapides avec mille caprices. Les hommes ont-ils mangé ? Qui a pu les rejoindre tous ? Blanche n'en est pas à son premier feu de forêt. On les combat avec les moyens du bord. Au pied des Rapides, probablement que les hommes abattent des arbres pour les faire tomber vers le brasier afin que les flammes s'arrêtent là où il n'y aura plus de grandes branches, haut dans les airs, pour attirer la chaleur.

A quoi en arriveront-ils, Lucien et elle ? Lucien va passer quelques jours au feu. Mort de fatigue à son retour, ce sera peut-être le temps de ne rien dire du voyage en ville à moins que la scie mécanique ne soit arrivée parce qu'il ne croira pas plus à la scie qu'il ne croit aux miracles.

De la fumée ! Ce vieux poêle que la compagnie leur a vendu à prix d'or ! Mais non, la fumée vient du dehors. A la fenêtre, Blanche ne voit que de la brume. Curieux ! De la brume qui sent la fumée ! Un coup de vent balaie la vitre et Blanche peut voir :

— Le feu !

Le feu est ici. Devant la porte.

Non, non. Pas de panique. Oui, mais elle est seule, la femme. Sans appui. Sans espoir. D'accord, ce n'est pas son premier feu de forêt, mais c'est son premier avec cette mise en scène.

Blanche tousse et suffoque. De l'air, de l'air ! Entre la rivière et la cabine, c'est le brasier. Des milliers de petits bonhommes rouges dansent ici et là. Le buisson de fleurs bleues à travers lesquelles Roland Gauthier aimait à passer pour se faire caresser les cuisses brûle comme des mèches de chandelles. Une loutre fuit devant la femme et va se réfugier sous le camp par un trou que l'on bouchait en vain tous les jours.

Et il faut partir. Non, il faut tout emporter. Au moins le fusil. Le feu ne viendra peut-être pas jusqu'à la cabane. Le feu est un être plein de caprice, tout comme un petit vieux parce que c'en est un. Il est aussi vieux que l'univers et parfois il aime à jouir de ses vices. Un autre Michel, quoi ! Michel est déjà chez les Imbault, dans la petite baie où Gérard cachait son esquif. Où donc est le radeau ? Et que Blanche

peut-elle faire dans le moment parce que chez elle, ça chauffe, ça monte comme des grandes fleurs bleues, les fleurs à Roland. Ah, ah, ah !

Michel tire la ficelle et son moteur se met en marche. Michel sait très bien qu'il doit aller se cacher. La Blanche aussi. Mais Michel est sur l'eau, à l'abri d'une certaine façon. Blanche est parmi les arbres, à l'abri d'une autre façon, mais à l'abri de quoi ? Des regards ?

C'en est fait. La cabane a l'air d'une grande pièce de feu d'artifice que l'on garde pour la fin du spectacle. Le toit a flambé et la charpente se consume. Les outardes ! Ah oui ! Où les outardes sont-elles allées avec le vent ? Le vent vient de la rive et Blanche doit s'engager à l'intérieur de la forêt. Et la voilà au chantier où s'alignent les piles de bois de pulpe, prêtes pour le mesurage et l'argent qui vient ensuite. Blanche trébuche mais elle se redresse pour conjurer le feu. Il marche toujours, parfois moins vite parfois plus vite qu'elle. Elle lui fait face pour dire :

— Tu ne passeras pas ! Tu ne passeras jamais !

Mais il est là presque tout de suite et fait son oeuvre en éclatant de rire. Des animaux sortent de toutes les crevasses. Ils évitent la chaleur parce que les piles de bois sont aussi chaudes que l'enfer. Blanche a même dû s'en éloigner, ne pouvant plus les protéger de son seul courage. Maintenant où aller ?

Ce petit lac. Ils y sont venus un dimanche, elle et lui et... Roland. Vaut mieux ne pas y penser. La pêche à trois, c'est un péché dont il faut être punie quand on a dormi entre deux hommes. Surtout qu'il y en avait cinq. Gérard Imbault était là avec ses deux jeunes frères, tous les trois doux et branchus, bien jambés et gesticuleux. Par bonheur, ils s'en sont contenté de ce bonheur-là.

Blanche avance dans la forêt plus profonde tandis que son être se cherche au plus profond d'elle-même. C'est plein de ronces, de buissons de toutes sortes, des branches plus fortes que des mains d'hommes et sachant beaucoup mieux retenir une femme. Les pieds de la femme semblent absorber toute l'eau de la mousse et les pieds deviennent aussi lourds

que l'eau. Et il y a les larmes des yeux qui tombent et le repentir qui devient tout d'un bloc. Repentir de quoi ? Sait pas. De tout ce que sa mère lui a reproché sans doute, coupable ou non coupable.

— Lucien ! Lucien ! Je suis tellement seule ! Lucien !

Un rocher. Y monter. Un rocher, c'est dur et sans cœur comme une église mais sur le toit, il y a de l'espoir. Oui, mais c'est le rocher qui leur a servi de mur lors de la journée et la nuit de pêche, les Tremblay, Roland Gauthier et les Imbault. Le rocher ne veut rien savoir. Le feu y dévore déjà les lichens comme si c'était là un hors-d'oeuvre.

Un hurlement éclate sous une arcade de pierre menant à un grand trou noir où Blanche a pensé un instant se blottir comme on pense retourner au sein de sa mère d'abord et à celui de son père ensuite. Un immense animal brun sort du trou. C'est quoi ? La génération spontanée ? Blanche a lu quelque chose sur le sujet.

Les ours sont farouches d'ordinaire s'ils voient rarement des êtres humains ou d'autres bêtes du genre. Selon sa mère, Blanche se laisserait punir sur place. Selon son père, elle doit se défendre. Elle saisit une branche morte et elle en frappe le feuillage en criant. Vicieux, un ours ni plus ni moins qu'un homme, la regarde et charge. Il la regarde encore et charge une fois de plus.

Etonnées, les branches de ce lieu qui ont déjà entendu rire la femme, se demandent la raison de ces cris de terreur qui les font frémir jusque dans le duvet des pousses. Et la voyez-vous, la femme ? Blanche est en fuite. Elle se cogne à tous les obstacles, se déchire à toutes les épines, se fait fouetter par tous les rameaux. Les grognements de l'ours la suivent, les pas vont la rejoindre. L'ours s'amuse-t-il ? Peut-être. La forêt qui connaît bien cette femme, qui l'aime aussi, ne sait que faire ni comment participer à la danse si danse il y a, ou au sauvetage, si danger il y a.

Puis Blanche ne voit plus rien. Elle avait dit souvent, elle s'était dit : « Je voudrais être aveugle, je voudrais être sourde, je voudrais être muette pour mieux savoir me priver de tous ces hommes », il y a un moment elle était aveugle,

maintenant elle voit. Elle ne voit cependant qu'un grand sapin fourni, terrible, agressif, haineux même, un petit vieux de sapin qui a tout les vices. Mais il a l'air de représenter le salut comme un clocher.

L'ours est menaçant et ne répond pas aux mouvements de la branche que la jeune femme fait toujours aller pour le distraire, le tromper, l'abuser. Le feu est retenu plus loin et il pique une pointe vers le sud. Au-dedans d'elle-même, Blanche sent que le mal prend toutes sortes de formes et que si elle ne se protège pas de l'ours, le mal prendra toutes sortes de formes sur sa peau, y laissant même des marques, des tatouages qui feront d'elle sans contredit la femme du Portage, dont on parlera, l'ayant bien située parmi les vertus et les vices.

Se lamentant, elle grimpe dans l'arbre dont les aiguilles sèches et les branches mortes lui éraflent la peau. La senteur de l'ours lui arrive à travers celle de la résine. Se servant de ses bras, elle tente de hausser son corps le plus près du faite de l'arbre. Il-le faut, l'ours est là, devenu homme, un homme qui s'y connaît. Blanche crie comme la botte de son pied droit reste pris entre deux branches.

— Lucien ! Lucien !

L'ours parvient à l'arbre et il commence à se faire les griffes. Blanche tente de monter plus haut. Du creux de l'un de ses bras, elle peut voir l'ours qui renifle la botte coincée entre les branches. Blanche fait un effort pour remonter son pied nu. Impossible. Le mollet demeure fixé entre deux obstacles. Un autre effort lui déchire la peau. Est-ce la sueur, de l'eau chaude, de la sueur si abondante et si chaude qui lui coule le long de la jambe ?

Prisonnière du filet des rameaux, elle fait des efforts de tous les membres pour se dégager. La jambe droite demeure en place même si elle saigne un peu plus. L'ours est toujours là, moqueur, anxieux, gourmand, sauvage. Les ours grimpent les arbres à la brasse. Ils ne peuvent donc escalader que les troncs lisses. « Qu'ai-je fait pour mériter ça ? » L'ours est debout, les pattes de devant comme un boxeur et la gueule avancée vers le pied pendant. Avec la langue, l'ours attrape

une goutte de sang. C'est presque aussi bon que du miel. Il savoure le nectar et revient à la source.

Pianissimo d'abord, la femme écoute le vertige qui lui valse dans la tête. Ensuite c'est de l'andante, du staccato, du lamentable et puis du fortissimo. Tout l'orchestre au complet qui fait rage. Comme dans l'une des pièces classiques que Blanche avait sur son tourne-disque, chez elle, chez sa mère c'est-à-dire. « Tu seras punie d'être si belle ! » Elle craint de lâcher prise et de tomber sur le sol où elle deviendrait la chose de... de l'ours. Eh bien ! Puisque c'est comme ça ! Pourquoi n'est-elle pas demeurée en ville ?

Comme Blanche passe un bras autour du corps du sapin pour se retenir, le corps devient gluant. Les ampoules de résine crèvent et la gomme coule où bon lui semble et surtout dans les mains de la femme. La gomme y devient visqueuse et collante. Blanche connaissait pourtant ce caprice de la nature. Elle aurait pu s'en méfier. Mais non. Toute la nature est là qui lui parle. Elle s'en est gavée tout l'été, maintenant la nature lui répond. Alors Blanche se pose la tête contre le tronc d'arbre et partout où elle s'appuie, la glu la retient. La glu est maintenant dans ses cheveux. Pourquoi la glu n'est-elle pas au bout de son pied nu pour en gaver cet ours ?

Le feu. Le feu ? Pourquoi le feu ne vient-il pas de ce côté ? Cet ours aurait peur et fuirait. Et elle crie. Elle parle aux arbres, aux buissons, aux lichens, à la mousse. Elle ne peut pas se faire entendre des bêtes car elles ont fui. Cet été les branches des cèdres jouaient avec elle sur son passage. Et ainsi de suite. Toute la forêt l'aimait. Maintenant, il ne se trouve que cet ours pour aimer du sang. Appuyée sur le pied gauche, le corps de la femme est à la renverse et retenu seulement par la force des mains. Pourvu que les mains ne cèdent pas.

Maintenant, elle ne sait plus depuis combien de temps elle est là. Elle s'est reposée, semble-t-il. Puis une horrible sensation la fait sursauter. La plaie de sa jambe s'engourdissant recommence à devenir douloureuse. La sueur cherche en vain à laver la femme de la résine, de la gomme et de la glu qui sont devenues des plaques noires comme chez une lépreuse. « Tu seras punie d'avoir été trop belle ! »

Le cou étiré, la langue allongée, l'ours lèche maintenant la plante du pied de Blanche où le sang ne vient plus, comme si la source avait été tarie par la nature. Mais la source se réveille. Blanche tressaille, s'irrite, s'épouvante.

— Lucien ! Lucien !

L'ours grogne joyeusement, se repose, savoure et continue. Le pied frémit, les orteils se dressent, s'allongent, le talon monte et baisse. La langue de l'animal l'atteint toujours. Rire ? Rire et crever de rire ? Blanche faiblit. Elle s'agrippe à l'arbre et ses cheveux, mèche par mèche, restent pris dans la résine. Elle n'a plus qu'un geste à faire maintenant pour coller à son martyre, à son poteau, à sa croix de mille branches, à sa potence. Punie ! Punie !

« Je voudrais être sourde, muette, aveugle. Je voudrais être insensible. La forêt se venge. Comme si je les lui avais pris ses hommes ! Roland ne m'a jamais touchée. Roland passait à travers les petites fleurs bleues bordant le sentier menant à la rivière. Il le faisait exprès. C'était sa façon à lui de jouir des fleurs. Gérard avec son odeur de champignon écrasé entre les doigts. Il ne m'a que regardée, Gérard. Est-ce mal ? Si c'est un mal, qui le faisait ? Lui ou moi ? Dans la forêt, le musc des animaux, le bois couché, la mousse, les feuilles vertes, les racines, les fruits et moi, leurs senteurs et la mienne que Lucien trouvait bonne puisque l'on dormait sur un lit de branches.

« Maintenant, parmi les sens, j'en suis au toucher même si mes mains sont pleines d'un élément qui résiste à la sueur. Je n'ai que cet arbre à servir. Oh, non ! Cet ours, aussi. Il m'a rongé la peau, il doit en être à l'os. Lucien, Lucien, il y a un ours ici qui se prend pour un homme. Lucien, c'est le temps d'étreñner le fusil de chasse que je t'ai amené de la ville. Oui mais... qu'en reste-t-il du fusil ? Il a passé au feu. Mais il y aura la scie. La scie que j'ai gagnée à la sueur de mon corps. — La mère, es-tu contente ? La mère, je suis punie même si ce n'est pas par les pieds que j'ai péché. »

Lucien n'est pas ici, il est en bas des chutes. Il n'est pas à la cabine, il n'y a plus de cabine. Le corps torturé par le travail, Lucien continue à éteindre le feu. Mais l'autre feu,

celui des Rapides. Pas celui du Portage ni celui-ci. Ce dernier feu qui ronge lentement un pied devenu fou, tordu dans le vide. Un pied dont la chair brûle sous les coups d'une langue de velours.

« Je vais devenir folle. Comme une vieille fille, je vais devenir folle.

« J'ai faim. Je mangerais des mûres juteuses, des faines, des bleuets, des noisettes, n'importe quoi. Je boirais. Je ferais un petit creux dans le sol, je laisserais l'eau se reposer ensuite, je me pencherais pour boire à même la source.

« J'aimerais que l'amour m'aime en ce moment, qu'il vienne me prendre, m'aider, me secourir. Lucien dit souvent qu'il n'y a pas assez d'amour, de n'importe quelle sorte d'amour. J'aurais dû aimer davantage.

« Qu'est-ce que je dois avoir l'air, perchée dans un arbre ? D'un épouvantail à corneilles ? D'un fantoche ? La Blanche Tremblay n'a jamais rien fait comme tout le monde. Voilà que pour mourir, elle s'est accrochée dans un sapin et qu'un ours lui boit le sang jusqu'à la dernière goutte. L'ours ne boit pas n'importe comment non plus. C'est un ours qui a appris à vivre dans ses voyages. Il sait comment prendre les femmes. Il les épuise d'abord.

« Et puis, qu'est-ce que je fais ici ? Eh ! la mère ! Qu'est-ce que ta fille a l'air ? L'ours qui revient. Je pense que je vais crier. Je vais crier jusqu'à ce que mon gosier en sèche ! »

Au bruit de ces appels, partout où le feu l'a épargnée, la forêt s'étonne. La forêt l'aimait bien la femme du Portage.

* * *

Barbouillés de cendre et noircis de charbon, les hommes jettent leurs outils sur la rive chaude d'où fuse parfois, ici et là, un bouquet de fumée. Les hydravions citernes du gouvernement sont venus à temps. Fini, le feu. Il a duré à peine trente-six heures et le beau temps s'est remis sur son trente-six.

Comme on se prépare à regagner chacun son camp, le bruit se répand que le feu est au Portage. De quel côté du Portage ? Du côté de chez Lucien Tremblay. Si des touristes ont propagé l'incendie aux pieds des Rapides grâce à leur

petit feu de cuisine, les coupables ne sont pas les mêmes au Portage. C'est sûr et certain.

— Ta femme, Lucien ! On devrait aller voir, vite.

— Ma femme est en ville. Mais mon camp, lui ! Mon bois, lui !

Et c'est de nouveau jour de régates sur la rivière. A toute vitesse, les hors-bord tracent des sillons dans l'eau. C'est une vraie course de bateaux, même si les chalands à chevaux ne peuvent suivre les chaloupes, ils se dirigent aussi vers le même point.

Les Bellavance, les Imbault, Lucien Tremblay et le jeune contremaître Roland Gauthier sont les premiers sur les lieux. Les Bellavance pressent Roland. Leur camp n'est pas au Portage, mais pas loin, un peu en aval de celui des Imbault. Drôle ! Les camps de l'un ni de l'autre n'ont été touchés. Le feu a bel et bien commencé devant la cabine de Tremblay.

Pour un feu intelligent, c'est un feu qui savait ce qu'il faisait.

— Il manque un hors-bord ?

— Mais oui. Paraît que le vieux Michel s'est trop approché des Rapides et qu'il a été avalé par le remous.

— Le patron sera pas content. Encore un moteur de perdu dans l'eau.

La cabine est en cendres. La carcasse du poêle et les plats refroidissent dans le fond. Pas de traces d'ossements. Pourquoi ? Pourquoi puisque Blanche est en ville. Roland continue à jouer dans les décombres et donne de petits coups de la tête de sa hache sur les objets de métal.

— Lucien ! Un fusil ! Un fusil démonté. Un 12. T'as pas dit que ta femme devait t'acheter un fusil en ville ? Ou bien en avais-tu toujours un ? Tu le cachais parce que c'est pas permis.

La pupille agrandie à capacité, Lucien a le regard noir même s'il a les yeux bleus. Et où va Blanche pour se cacher des hommes trop souvent en visite chez elle ? Où va-t-elle se promener tout en venant dire un mot à son mari et lui aider au besoin ? Du côté du bois coupé et même un peu plus loin, vers le lac.

Une douzaine d'hommes à sa suite, Lucien court par là. Sur les lieux du chantier, le feu a passé avec rage. Des belles piles de bois de pulpe, il ne reste que des tisons encore actifs. Lucien fige sur place. Tout s'écroule. Il a perdu son été. Mais pas sa femme. Blanche est revenue, le fusil dans la cabine en est la preuve. Pourtant Lucien ne se sent pas la force de faire un pas. Il se jetterait dans la braise pour y crever mais Roland le cerne à l'aide de Gérard. Et ce n'est pas le temps de se livrer à un duel de chef de troupeau. Roland prête l'oreille. Il dit :

— J'ai entendu crier. J'ai entendu crier. Vous autres ?

— J'ai entendu aussi, dit Gérard.

En direction de la savane et un peu vers le rocher. Roland traîne toujours sa hache et comme il sert de guide, il coupe des branches qui barrent la route. Derrière eux, la douzaine d'hommes est à la file. Elle a toujours aimé ça, les hommes, la Blanche ! On écoute un instant. Chut ! Chut ! Ce n'est pas une femme qui crie, c'est un ours qui grogne. Roland est le premier à faire face à l'animal pris par surprise. Gérard crie à son tour : « Dans le sapin ! » Puis il s'élance.

Lucien et les hommes le suivent de près. Roland se bat avec un ours qui retraite déjà. Dans l'arbre, faisant craquer les branches, Gérard Imbault prend une femme dans ses bras et celle-là, c'est bien la première fois. Il n'a même pas envie de redescendre. Mais on vient. Ses deux jeunes frères sont déjà grimpés près de lui. On dégage la femme et on la laisse glisser doucement d'une paire de bras à l'autre et jusque sur la mousse. De là, Blanche regarde tout ce monde mais elle ne sait dire qu'un seul mot :

— Lucien !

JEAN-JULES RICHARD

(Extrait d'un roman à paraître)